

THIERRY DANCOURT

LES OMBRES DE
MARGE FINALY

ROMAN



Extrait de la publication

LES OMBRES DE MARGE FINALY

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Hôtel de Lausanne,
Prix du premier roman 2008.
Jardin d'hiver, 2010.

THIERRY DANCOURT

LES OMBRES DE
MARGE FINALY

Roman



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.editionslatable ronde.fr

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2012.
ISBN 978-2-7103-6957-8.

Pour Marge.

I

Elle sort des Grands Magasins de la Samaritaine, du bâtiment donnant quai du Louvre, exactement, et moi, eh bien je viens de traverser la Seine en empruntant le Pont-Neuf. Il se remet à neiger un peu.

Elle marche vite, comme par le passé, et a toujours cette façon de tenir son sac à main, le bras légèrement levé, replié sur la bandoulière. Dans sa main droite, un paquet-cadeau emballé avec un papier qui, curieusement, est de la même couleur violette que sa cape. Dessous, porte-t-elle l'un de ses sempiternels chandails à cols roulés ? Mais qu'en reste-t-il aujourd'hui, de ces pulls de cachemire usés jusqu'à la trame, immettables, troués, pour certains ?

Elle s'arrête au début de la rue de l'Arbre-Sec, ajuste le ruban fermant son paquet ; ainsi, me dis-je, elle a conservé cette habitude de faire des cadeaux, l'un des moyens qu'elle avait trouvés pour « écouler sa fortune, du moins en partie ». Distribution de cadeaux, largesses, dons, « gestes » envers les uns, envers les autres... Cette gentillesse, cette générosité

se conjuguait chez elle avec une certaine raideur de caractère, parfois une vraie agressivité, notamment, j'y reviendrai sans doute, à l'endroit des petits commerçants.

J'ai du mal à réaliser, mais c'est bien elle, ce matin d'hiver, là, devant la façade de la Samaritaine dont les baies en avancée, à pans coupés, évoquent la peau d'un crocodile, carapace qui m'aurait été bien utile à l'époque, d'ailleurs. Je pourrais – devrais, probablement – poursuivre, passer mon chemin, m'engager dans la rue du Pont-Neuf, la laisser filer. À quoi bon, finalement ? Tout cela était à présent recouvert par la poussière du temps, les cendres de toutes ces années, une quinzaine. N'avions-nous pas, les uns et les autres, suivi notre route, « évolué dans la vie », comme disait Wang dont c'était une expression coutumière ?

Je m'approche un peu sur le trottoir, prudemment. Cape à encolure fourrée. Bonnet lui tombant sur les yeux. Escarpins, bas noirs. Gants de cuir, sûrement l'une de ces paires qu'elle trouvait chez Muriel, boutique de la rue des Saussaies qui vendait des gants, des cravates, des foulards, et dans laquelle je l'ai souvent accompagnée pour l'aider à choisir, car devant la dizaine de modèles que la vieille dame – Muriel – avait étalés sur le comptoir de bois, côte à côte, tout se mélangeait dans son esprit, les formes, les couleurs, les finitions, elle « ne savait plus », et moi non plus, au bout d'un moment, si bien que j'allais l'attendre dans le café situé de l'autre côté de la rue, non loin du ministère de l'Intérieur.

Elle se remet en marche, du même pas pressé, et traverse la rue de l'Arbre-Sec ; sans plus de précautions, je réduis la distance qui nous sépare. Sur le quai du Louvre, où s'achèvent à peine les encombrements du matin, les voitures ont toujours leurs phares allumés ; pris dans leurs faisceaux jaunes, les flocons de neige sont comme des insectes affolés, tandis que ceux voletant au-dessus d'elle, puis se posant sur sa cape et disparaissant aussitôt, me font penser à ces « soupirants qui lui tournaient autour » et n'avaient prise sur elle qu'un temps, très court (elle se contentait de dire : « Que voulez-vous... »).

Près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, elle entre dans une cabine téléphonique, pose son paquet-cadeau sur la tablette, sort un carnet d'adresses (il peut s'agir aussi bien d'un memento, difficile de trancher), compose un numéro, attend. Je le constate de nouveau : elle porte les cheveux longs, à présent ; ils dépassent de son bonnet. Je me tourne de l'autre côté, celui de la Seine.

Rue de Rivoli, sous les arcades, peu après l'hôtel Régina, elle tente de se frayer un passage à travers un groupe de touristes où se mêlent Italiens et Français de la région Sud ; compact, bruyant – les conversations résonnent dans la galerie –, il stationne devant une échoppe « SOUVENIRS DE PARIS ». Je demeure en retrait, la suis des yeux, puis mon regard est attiré par les tours Eiffel dorées, de différentes tailles, présentées dans la vitrine. Lorsque je tourne la tête, elle n'est plus là, et les Français du Sud non plus.

Le sol vacille sous mes pieds, je suis pris d'une sueur froide. Je jette un coup d'œil en face, pour le cas où elle aurait traversé : non, elle s'est volatilisée et je me retrouve seul rue de Rivoli, à neuf heures du matin. Les cartes postales, les casquettes, les polos « PARIS », les drapeaux français... rien à quoi se raccrocher, véritablement, dans cette galerie, d'autant que tout cela se met soudain à tourner, tourner, jusqu'à ne plus former qu'un magma multicolore de lignes et de masses, sans aucun sens. S'approcher des Italiens, en prendre un à part, par exemple ce jeune homme en train d'essayer une casquette sur laquelle est inscrit « SACRÉ-CŒUR », et lui adresser la parole : aurait-il aperçu une Française vêtue d'une cape violette et qui était ici à l'instant ? Mais comment arriver à se faire comprendre ? Il y a la barrière de la langue.

Je demeure là, immobile, pétrifié, tel un de ces piliers qui portent les arcades. Les gens passent à côté de moi, m'évitent, me contournent, se retournent. Une jeune fille italienne chaussée d'après-ski – elle vient d'acquérir une tour Eiffel géante, qui doit mesurer cinquante centimètres – me considère, semble percevoir mon désarroi ; son regard m'aide à prendre le dessus.

— C'est bon, ce que vous buvez ?

Dans ce bar du quartier des Pyramides, mon voisin de comptoir – gestes imprécis, cheveux en désordre, débit hésitant – désigne ma tasse de café.

— Ma foi...

— Vous prenez ça à sec ? C'est un peu aigre, le café, si vous ne préparez pas le terrain avec quelque chose de doux. Une goutte de fine avant, ou après, d'ailleurs, ou avant et après, ça change tout de même la donne.

Il lève son verre devant moi, comme lorsqu'on porte un toast.

— Un peu raide, le café seul... C'est de la folie d'avalier ça...

Je ne l'écoute plus que d'une oreille, depuis un moment ; il ne faut pas que je me laisse distraire, il faut que je reste concentré sur l'agence de voyages, en face. Tout à l'heure, rue de Rivoli, lorsque le groupe d'Italiens s'est mis en mouvement, elle a réapparu derrière un pilier et je l'ai suivie jusqu'ici, rue des Pyramides, où elle a poussé la porte de cette agence spécialisée dans les destinations du nord de l'Europe, Suède, Danemark, Finlande ; je suis resté quelques minutes sur le trottoir, derrière un kiosque, mais quand elle s'est assise en face de l'employée, j'ai préféré l'attendre au chaud.

Elle se présente de trois quarts, parle avec d'amples gestes. Un problème ? Près du bureau, avec elles, se tient un homme, sans doute le patron, qu'elle a dû faire venir, et maintenant, à tous les deux, elle passe un savon.

— En tout cas, s'envoyer du café pur, sans accompagnement... Je vous tire mon chapeau, monsieur.

Le vent ne rencontre pas d'obstacles, sur l'étendue du jardin des Tuileries. La neige, en annulant les couleurs, souligne la composition du parc, en révèle les perspectives rigoureuses, en accentue les reposantes symétries, ordonnancement parfait que trouble à peine le déplacement très lent, presque nul considéré à cette distance, de rares silhouettes sombres parmi lesquelles la sienne, si incertaine dans cette immensité blanche, cette steppe glacée. Il y a quelques minutes, rue Saint-Honoré, puis rue Saint-Roch, je marchais juste derrière elle – il m'aurait suffi de tendre le bras pour la toucher –, mais ici, à découvert, je dois prendre du champ.

Tandis qu'elle s'engage dans une allée latérale encadrée de deux alignements de tilleuls, et dont la trouée laisse deviner, au bout, le dégagement de la place de la Concorde, je fais un deuxième tour du petit bassin rond dont la surface gelée par endroits est du même vert pâle que les chaises éparses tout autour, et aussi que la sculpture de bronze qui le borde, un tigre terrassant un serpent. Pieds tordus, barreaux rouillés, dossiers manquants, peinture écaillée : elles sont en mauvais état, ces chaises, vagues squelettes de fer gisant dans la neige¹.

Elle progresse face au vent, les bras fermés sur sa cape, la tête rentrée. Rien de tout cela ne lui ressem-

1. Dans ces années-là, le jardin des Tuileries était laissé à l'abandon, personne ne s'en occupait sérieusement. Pas de jardiniers, pas de gardiens, pas d'agents d'entretien, et donc très peu de promeneurs – on avait même dû le supprimer des guides et dépliants. Dans ces années-là, rien n'était fait pour le jardin des Tuileries.

ble, à commencer par cette promenade matinale dans le froid et la neige, en escarpins, et ce billet – de train, d’avion ? – avec lequel elle est ressortie de l’agence (elle est restée quelques instants sur le trottoir, vérifiant certainement dates et horaires), elle qui n’a jamais aimé, sans même parler de voyages (mot qui recouvrait des destinations comme Orléans, Bourges), les déplacements, et qui, lorsque nous avions prévu une sortie à Paris, depuis Anseville-sur-Seine, pouvait me dire : « Bon, je vais faire des sandwiches, pour le train. » Oui, tout cela lui ressemble si peu. Mais on change.

Le temps glacial, le manque de sommeil, la fatigue visuelle due à la réverbération de la neige ? Quoi qu’il en soit, cette cape violette m’apparaît de plus en plus comme une sorte de vision et le jardin lui-même comme le décor d’un rêve, un rêve sans couleurs dans lequel les branches noires des arbres se détachant sur le fond blanc seraient les fils d’une gigantesque, savamment tissée, habilement disposée, toile d’araignée.

Elle quitte l’allée pour en emprunter une autre, sur la gauche : nous longeons à présent le mur de soutènement de la Terrasse du Bord de l’Eau, au pied duquel s’étend un périmètre clos d’un grillage où sont entreposées des statues, ou plutôt des morceaux de statues ; je la laisse de nouveau prendre de l’avance, m’attarde ici un moment. Statues debout, statues allongées, bustes sans tête, têtes sans buste, tournées vers le ciel, tournées vers la terre, piédestaux renversés, jambes, bras et mains rassemblés

pêle-mêle dans des caisses en bois, et cet éphèbe, dont le flanc repose dans la boue mais qui garde son sourire d'ange... La neige donne à ce cimetière de pierre, ce peuple ami, fait de silence et de patience, un aspect plus déroutant encore ; en recouvrant telle ou telle partie d'un visage, elle en rend la physionomie insolite : joues balafrées, yeux bandés, bouches bâillonnées...

Là-bas, je l'aperçois qui glisse, perd l'équilibre, se rétablit de justesse. C'est la deuxième fois qu'elle manque tomber, elle doit être d'une humeur exécrationnelle, à ne pas prendre avec des pincettes, comme disait Lucien ; je crois l'entendre : « Mon Dieu, mon Dieu... » Si elle chute, je ne suis pas sûr, je ne pense pas que je l'aiderai à se relever. Elle restera par terre, dans la neige, qui finira pas recouvrir son corps parfait.

II

Le gros est drôle, avec ses nageoires en forme d'ailes de papillon. Sortant d'une grotte en rocaïlle, un banc de petits poissons plats, rayés. Il y a aussi une anguille très fine qui frôle régulièrement la paroi vitrée, et puis ceux-là, aux couleurs moirées, qui avancent, changent de direction, remontent à la surface exactement en même temps, et selon la même trajectoire, un peu comme ces jeunes filles adeptes de la natation synchronisée.

— Le monde subaquatique, tout de même... Vous avez vu celui-ci ? Il suit le jaune depuis tout à l'heure, on dirait...

Cette voix, derrière moi, au ton détaché, légèrement altier, et au timbre grave que le temps et les cigarettes ont encore éraillé, cette voix qui traverse soudain les années pour venir emplir une salle déserte de l'aquarium du Trocadéro... C'était couru, je n'aurais jamais dû entrer ici, dans un endroit aussi fermé, j'aurais dû l'attendre à l'extérieur. Mais en prenant le risque de la perdre à

nouveau ? (Je ne suis pas sûr en effet que l'établissement n'ait pas une sortie différente de l'entrée ; j'ai préféré la prudence, et moi aussi, à sa suite, prendre un ticket.)

Elle me regarde, avec sur les lèvres son large sourire. Je me recule un peu :

— Marge Finaly...

— Vous ne dites pas « Quelle surprise » ?

— Si... Bien sûr...

— Mais vous êtes probablement moins étonné que je ne l'ai été quand je vous ai vu quai du Louvre.

— Vous m'avez vu quai du Louvre ?...

— Je n'en croyais pas mes yeux, je suis entrée dans une cabine téléphonique pour m'assurer que c'était bien vous...

Elle me tend la joue, nous nous embrassons.

— Avouez que je vous ai bien eu, rue de Rivoli, lorsque je me suis cachée...

Et elle m'a facilité la tâche, peu après, dans l'autobus 72 que nous avons pris à la hauteur de la rue d'Alger : elle s'est assise au fond, et dans le sens inverse de la marche, me permettant ainsi de ne pas la perdre de vue tout en étant à l'abri de son regard. Je lui ai – pour reprendre une formule qu'ils ont beaucoup utilisée, à un moment – « tout expliqué » : le Pont-Neuf, la cape violette apparaissant devant la Samaritaine, le paquet-cadeau, le hasard...

— Cela fait combien de temps maintenant ?

— Bien treize ans, Marge. Même un peu plus : quinze.

— Quinze ans... Mon Dieu...

Elle s'adosse à la balustrade qui divise la salle en deux.

— Vous connaissiez, cet aquarium ? Pour ma part, contempler des poissons, ça me repose.

Des « autres gens » ? J'ai envie de lui poser la question, mais cela va l'énerver. Elle a toujours entretenu avec « les autres gens » des relations tendues, conflictuelles. « Essaie d'être plus aimable avec autrui, Marge, voyons », lui disaient-ils périodiquement, et elle avait cette réponse qui me laissait sans voix : « Et pourquoi devrais-je être plus aimable avec autrui ? »

Elle me prend par le bras :

— Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Je la suis dans la salle contiguë, une pièce carrée encore moins éclairée que la première, et aussi peu entretenue¹.

— Regardez-moi ça...

Devant nous, derrière la vitre, seul, un gros poisson. Une bouche aux lèvres très épaisses, disproportionnées, des yeux globuleux, des écailles couleur terre... Il ne nage pas, il nous fixe.

1. L'aquarium du Trocadéro brillait alors de ses derniers feux, n'était déjà plus que l'ombre de lui-même ; il fermerait bientôt ses portes, définitivement. (Pour renaître récemment, après de longues années de discussions, de débats, de problèmes de toute nature, puis d'interminables travaux, sous le nom d'Aquarium de Paris, sorte de parc d'attractions, mais enterré, où l'on peut voir cinq cents espèces dans quatre millions de litres d'eau. La semaine dernière je suis passé devant cette fête foraine du poisson, le cœur serré.) C'est à peu près à ce moment-là qu'ils commencèrent à négliger aussi le zoo de Vincennes et le jardin des Plantes – et bien sûr celui des Tuileries.

— C'est un napoléon. On dit que c'est l'un des poissons les plus moches, mais moi je le trouve bien.

Il est toujours immobile, continue à nous fixer.

— J'avoue que parfois je ne sais plus exactement qui est devant la vitre et qui est derrière, je me dis que c'est peut-être moi qui suis dans l'aquarium...

C'est aussi le sentiment que nous pouvions avoir de temps à autre, celui de tourner dans un bocal, sous le regard distant, impassible, amusé tout au plus, d'une Marge manifestement dans une autre sphère.

Elle prend un stick dans son sac, applique le baume sur ses lèvres. Nous pénétrons dans une salle très sombre, plongée à vrai dire dans une semi-obscurité, où il semble que la seule source de lumière soit celle des aquariums. Nous avançons presque à tâtons, risquant à chaque pas de nous prendre les pieds dans les câbles électriques qui courent à travers la pièce.

— Vous ne remarquez rien ?

Elle me désigne la partie droite de l'aquarium devant lequel nous nous sommes arrêtés, et qui paraît vide.

— Non...

— Vous voyez le rocher, là ? Eh bien ce n'est pas un rocher : c'est un poisson.

Je m'approche.

— Un poisson-pierre, pour être précise. Il a pour particularité de se confondre avec son environnement, d'en prendre l'aspect et la couleur. C'est sa force, c'est son arme.

— Marge. Vous avez appelé Plaisance Gardens ?

— Non...

J'ai ajouté :

— Pas encore.



Les Ombres de Marge Finaly Thierry Dancourt

Cette édition électronique du livre
Les Ombres de Marge Finaly de Thierry Dancourt
a été réalisée le 03 juillet 2012
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710369578 - Numéro d'édition : 243372).
Code Sodis : N528436 - ISBN : 9782710369592
Numéro d'édition : 243374.